

To make an entrance is to runway

Remy Ugarte Vallejos

Les yeux verre

Le verre et ses dérivés reflètent nos rêves de mobilité sociale. Le verre habille les façades de tours, où une élite se claquemure dans une transparence insondable. Il drape les miroirs devant lesquels on se déguise en pop-star dansant dans l'environnement d'une chambre adolescente. Il «viralise» les *lip sync* de visages juvéniles contourés en quête de notoriété mondiale. Il représente aussi ces plafonds symboliques que l'on n'arrive pas, le plus souvent, à crever.

Cas particulier de ces dispositifs de silicium, le miroir sans tain permet de voir sans être vu. C'est ce traitement de surface, réfléchissant d'un côté, transparent de l'autre, que Remy Ugarte Vallejos a choisi pour les vitres de ses sculptures. Avec leurs proportions humaines et leurs armatures chromées posées sur roulettes, ces objets évoquent les miroirs mobiles des salons d'essayage de la mode, lieux où l'on cherche à améliorer son apparence pour la faire correspondre à ses espérances de réussite.

Comme d'autres artistes avant lui, qui ont cherché par ce procédé à fondre le regard dans un paysage situé derrière la glace, Remy Ugarte Vallejos désactive le miroir sans tain qui ne remplit plus sa fonction de protection du regard. Contrairement aux salles d'interrogatoire qu'on connaît des

films policiers, ses sculptures ne forment pas une paroi étanche derrière laquelle se retrancher. Pour fonctionner efficacement, le miroir sans tain a en outre besoin d'un contraste – ici absent ou variable selon les heures de la journée – entre un côté de la vitre éclairé, où se situe l'objet du regard, et l'autre plus sombre, où se place l'observateur. Par leur échec à tenir à l'abri celles et ceux qui lui font face, ces objets performatifs amorcent une chorégraphie du regard ; au sens unique de la vision, déterminé par le miroir sans tain de l'environnement judiciaire, se substitue une circulation bidirectionnelle. On est vu pendant qu'on se regarde; le coup d'œil dans le miroir est doublé de la morsure de l'œil social. Cette configuration angoissante nous est familière, nous qui avons pris l'habitude d'être sous surveillance et de «vivre pour les caméras».

Semblables à des écrans hypertrophiés de téléphones dont ils partagent le rapport hauteur/largeur et l'interface lisse et réfléchissante, les sculptures de Remy Ugarte Vallejos prétendent à devenir les compagnons de nos existences individualisées. Des poignées sur les côtés, fixées à différentes hauteurs, servent à les empoigner, à les manipuler, pour former un couple, entamer une danse narcissique un peu raide, mais hors de la cachette de la chambre, sur la scène du monde. La transparence du miroir laisse

percer la part toxique de la relation intime qui nous unit à ces compagnons de poche, tout à la fois confidents, agents de notre expression, outils de réconfort, surfaces illusoires, profondeurs impénétrables, miroirs anxio-gènes de nos images partagées et espions.

Ayant réalisé la jonction entre la performance et la vie, dont l'art jadis fantasmait, les médias posent la question de la construction de l'identité sans plus de paravent et celle de la gestion des traumatismes en *direct live*. La figure de l'artiste, en tant que psyché affectée en compétition pour l'attention, émerge en précurseur de ces modes de représentation. Mais elle semble désuète au regard des images *homemade* et de leur volume qui ont rendu le banal plus captivant que l'exceptionnel. Les œuvres de Remy Ugarte Vallejos évoquent cette figure, non plus dans son autonomie, mais dans sa subordination aux logiques de vie exposée. Les coulisses protégées de la carrière – l'atelier, l'école d'art, la salle de répétition, etc. – sont gagnées par l'intériorisation de ces principes du *on stage* permanent. Tout l'art consisterait alors à composer la chorégraphie la plus *brat* avec l'ami/ennemi de notre image.

Sylvain Menétrey